



Au Brésil, dans l'Etat du Roraima, les habitants du village de Xixuaú ont choisi de vivre en symbiose avec la nature. Loin des ravages de la déforestation, ils boivent l'eau du fleuve et apprennent à cohabiter avec les caïmans noirs. Nos reporters ont fait le voyage jusqu'à ce petit paradis.

L'AMAZONIE EN HARMONIE

PAR NICOLAS ANCELLIN (TEXTE)
ET LUCA LOCATELLI (PHOTOS)



**Le hameau n'est qu'un
mince ruban qui s'étire
entre le fleuve et la jungle**

Dans la forêt nourricière,
les habitants ont décidé
de prélever le minimum vital





Signe d'espoir, deux ex-élèves de l'école étudient aujourd'hui à l'université

Assis à l'avant de sa pirogue, Francisco Alves dos Santos Nascimento a le coup de pagaie puissant et précis des enfants du fleuve. Dans le glouglou suave de la rame qui fend la surface et le tintement cristallin des gouttes qui s'en écoulent avant qu'elle ne replonge, la petite embarcation file sur le Jauaperi, un affluent du rio Negro large de plusieurs centaines de mètres. Derrière un mur végétal, la jungle amazonienne semble retenir son souffle. Equipé d'un harpon, Francisco a mis le cap sur la rive opposée. Il sait trouver son repas dans le labyrinthe de l'«igapo», la forêt inondée. Une pénombre étrange, où, sous la voûte des branches, la rivière se mélange à la végétation et regorge de piranhas, pirarucus, surubins ou paracus.

Ici, ni bûcherons, ni paramilitaires, ni orpailleurs à la gâchette facile

Francisco est un «caboclo», un nom qui désigne les paysans, blancs ou métis, qui vivent en forêt. A 32 ans, l'homme quitte rarement son village natal de Xixuaú, une communauté de quelques familles fondée au début des années 1940 par son grand-père, Teodorico Nascimento, dans une des régions les plus reculées de l'Amazonie brésilienne. Ici, l'enfer vert a des allures de paradis oublié : établis au bord du fleuve, les soixante habitants, seuls occupants d'une zone grande comme la Guadeloupe (172 000 hectares), vivent en harmonie avec un des écosystèmes forestiers les mieux préservés du pays. Pour se désaltérer, Francisco plonge la main dans la rivière et boit sans crainte : l'eau est pure. Et si, demain, il va dans la jungle pour récolter des «castanhas», les noix du Brésil, il ne risque pas de tomber sur les gros bras d'une entreprise d'exploitation de bois ou des orpailleurs à la gâchette facile, ni même sur des paramilitaires qui «sécurisent» ●●●

Il y a dix ans, les habitants ont réussi à obtenir un poste d'instituteur. Mais les enfants qui veulent poursuivre leur scolarité après le primaire doivent s'exiler à Manaus

ou à Novo Airão, ce que très peu d'entre eux ont les moyens de faire.



A photograph of a traditional thatched-roof hut on stilts in a tropical forest. The hut is built on a grassy clearing and is surrounded by dense greenery. In the foreground, a person is sitting on a large, light-colored rock. The scene is set near a body of water, which is visible at the bottom of the frame.

**Au-delà de la case de João
début le territoire des Indiens,
ennemis d'hier devenus des alliés**



Venu des favelas de Manaus, Ilinho, 36 ans, vit depuis douze ans à Xixuaú avec sa famille. En 2013, il a été élu chef de la communauté.

●●● les grandes exploitations agricoles dans d'autres recoins de l'Amazonie : toujours très préoccupant en Colombie, l'état de la forêt commence doucement à s'améliorer du côté brésilien. Aujourd'hui, 405 terres indigènes amazoniennes sont délimitées et préservées dans le pays. Mieux, dans l'Etat du Roraima, où se situe Xixuaú, c'est 51 % du territoire qui bénéficie d'une protection, «au grand dam des propriétaires fonciers, qui s'y sentent à l'étroit», note la géographe Martine Droulers, directrice de recherche au CNRS. A 400 kilomètres au sud-est du village, la ville de Manaus, avec son vacarme, son air pollué et ses deux millions d'habitants, est une autre planète. Il faut d'ailleurs au moins vingt-quatre heures de navigation pour s'y rendre. «J'ai essayé d'y vivre quelques mois, raconte Francisco dans un sourire désolé. Mais la vie au contact de la nature me manquait trop, et j'ai décidé de rentrer chez moi, ici.»

Le miracle de Xixuaú, ses habitants ne le doivent qu'à eux-mêmes. «Les citadins de Rio ou de Brasília considèrent souvent les caboclos comme des rustres, des gens sans éducation», explique Martine Droulers. Ces rustres ont pourtant fait preuve d'une

Vivre à Manaus ? Impossible. Vu de Xixuaú, c'est une autre planète

grande intelligence. Au début des années 1990, alors que d'autres communautés poursuivaient le saccage de la forêt, les caboclos de Xixuaú prirent conscience de leur exceptionnel patrimoine naturel, et de l'urgence qu'il y avait à en prendre soin. Ils n'étaient qu'une poignée, João, Carlito, Plinio et quelques autres, à réaliser les menaces qui pesaient sur leur éden. Déforestation, pêche intensive, exploitation de gisements d'or, de diamants et de cassitérite (un minéral utilisé en électronique) battaient leur plein dans les régions alentours. Aidés par Chris Clark, un jeune Ecossais tombé amoureux du coin et qui s'est depuis installé à Xixuaú, où il a fondé une famille, les habitants se sont regroupés pour créer une association de défense de l'environnement. Et ont décrété que

leurs terres seraient désormais une réserve écologique. Ils ont donc décidé d'arrêter la chasse et la pêche intensives, et d'empêcher les activités portant atteinte à la biodiversité. Le tout, sans aucune reconnaissance des autorités, qui y voyaient, à l'époque, un frein au développement économique. Et ce ne fut pas le seul défi : vivre loin de tout, en particulier des écoles et des centres de soins, et être tributaire des rares bateaux remontant le fleuve aussi loin en découragea plus d'un. De nombreux caboclos, sans moyens de subsistance, finirent par émigrer vers les favelas des villes les plus proches, Manaus, Novo Airão ou Barcelos. «Lorsque je suis arrivée en 2000, quatre familles vivaient à Xixuaú, elles sont aujourd'hui une vingtaine», raconte Emanuela Evangelista, une biologiste italienne venue un jour étudier les loutres géantes et qui, elle aussi, a fini par s'installer sur place.

Manœuvrée avec dextérité, la pirogue de Francisco glisse entre des troncs d'arbres qui se dressent comme les piliers d'une cathédrale inondée. Soudain, un plouf, net et léger, résonne. «Tucunaré», commente sobrement le caboclo, capable d'identifier un poisson au son qu'il produit en gobant les insectes. L'homme immobilise l'embarcation, saisit son harpon et se redresse, scrutant le fond de la rivière, les yeux plissés. Plusieurs minutes passent. La barque dérive doucement vers un bouquet de palmiers. L'arme serrée dans son poing au-dessus de l'épaule, Francisco reste immobile et silencieux. Puis, en une fraction de seconde, son bras se détend, la longue perche plonge dans l'eau. Le spécimen harponné mesure bien cinquante centimètres. Avec le manioc, le poisson est une des bases de ●●●



Le dispensaire est sous la responsabilité d'Artemizia, une infirmière âgée de 29 ans. Elle soigne plaies, bosses, gripes et morsures de serpents.



Depuis 2002, une connexion Internet relie par intermittence Xixuaú au reste du monde. Un luxe qui coûte environ 300 euros par mois.



Un seule parcelle de jungle a été défrichée pour être plantée de manioc. Les caboclos en tirent la «farinha», leur source principale de féculents.

Les caïmans n'étant plus chassés, ils se sont multipliés aux alentours

UNE ZONE PILOTE POUR LA SCIENCE

En plus du recensement des grands mammifères terrestres mené par l'université du Roraima et le musée des sciences de Trente (Trentin-Haut-Adige), deux études sont en cours autour de Xixuaú. La première, baptisée Botânica Comunitária, est dirigée par l'Institut national de recherche d'Amazonie et le Kew Gardens de Londres lequel, avec plus de 30 000 espèces, abrite l'une des plus importantes collections

de plantes au monde. L'enquête vise à recueillir des informations sur la flore locale à des fins scientifiques, mais aussi à piloter des recherches pratiques sur des espèces qui, comme les noix du Brésil ou les lianes sipo, très résistantes, pourraient être mieux valorisées et augmenter les revenus des habitants. Ceux-ci seront par ailleurs formés à la collecte en milieu forestier et aux méthodes d'élaboration

d'un herbier. Le second projet consiste, sous la conduite du Columbus Zoo and Aquarium (Ohio) et de l'association italienne Amazônia Onlus, à inventorier les populations de dauphins et de loutres géantes du rio Jauaperi. Deux expéditions ont déjà été menées dans ce but et leurs résultats permettront d'affiner les stratégies de conservation de la biodiversité dans la Resex (réserve extractive) que veulent créer les caboclos.



Pour les scientifiques, Guri et Francisco installent des «pièges photographiques» (en bas, sur le tronc) destinés à recenser la faune.

••• l'alimentation. La nuit tombe vite tandis que le pêcheur regagne son village. A mi-chemin, le ronron familial du générateur qui assure quelques heures d'électricité quotidienne à Xixuaú se déclenche. Préserver la forêt et en tirer les ressources minimales pour survivre : tel est le pari qu'ont fait ces pionniers. Une dynamique nouvelle au Brésil : «Après une trentaine d'années de pratiques prédatrices, de nombreuses initiatives privées et localisées de développement durable voient le jour en Amazonie», remarque la géographe Martine Droulers. Par exemple, dans la réserve toute proche de Raposa Serra do Sol, 15 000 indigènes, membres de diverses tribus, notamment les Macuxi, les Wapixana et les Ingarikó, ont obtenu, après des années de combat, le départ des fermiers et des colons de leurs terres ancestrales – soit 1,7 million d'hectares sauvagés !

Xixuaú n'est encore qu'une simple «association d'habitants». Ce modeste statut que l'Etat de Roraima a fini par reconnaître, en 2004, constitue pourtant une étape décisive qui a permis aux caboclos de s'organiser, en attendant de pouvoir sanctuariser officiellement leur territoire. Afin de développer le commerce des noix du Brésil, qui abondent, ils ont d'abord créé une coopérative avec Samauna, San Pedro, Itaquera et d'autres villages sur le fleuve. Autre conséquence de la reconnaissance de leur communauté, la création d'un poste d'infirmière, financé par le ministère de la Santé. A 29 ans, Artemizia de Nazaré Brazão officie en blouse blanche dans un dispensaire de douze mètres carrés, où le matériel se résume à un évier, une table d'auscultation et une armoire vitrée contenant un stock clairsemé de médicaments. Les caboclos ont payé

les études d'Artemizia, originaire d'un village situé plus bas sur le Jauaperi. En échange, elle s'est engagée à rester dix ans à Xixuaú. «Ici, il faut apprendre à faire beaucoup avec peu de moyens», raconte-t-elle. Pieds nus, assise sur un minuscule tabouret, elle se réjouit de n'avoir eu à traiter, en quatre ans, qu'une seule morsure de jararaca, un serpent très venimeux, à laquelle la victime survécut. Mais la plus belle victoire sanitaire est celle remportée contre le paludisme. Menée à partir de 1995 par une fondation brésilienne et plusieurs universités italiennes, une campagne a permis l'éradication de cette maladie dans la zone. Résultat, les caboclos se passent de moustiquaires. Seules les cabanes réservées aux visiteurs en sont pourvues. Une précaution qui amuse les habitants, lesquels indiquent non sans malice à leurs hôtes qu'elles sont destinées à les protéger des... vampires ! Biodiversité oblige, la forêt regorge en effet d'une variété de chauves-souris qui



Chaque soir, un «jacaré» fait surface à proximité du village. Dans d'autres communautés toutes proches, on abat volontiers ce genre de prédateurs.

se nourrit de sang. La nuit, elles peuvent s'introduire dans les habitations et prélever leur tribut d'hémoglobine sur les dormeurs, sans les réveiller.

A deux pas de l'infirmier, se dresse l'école. Une autre bataille remportée par Xixuaú. Depuis douze ans, Francilani, 34 ans, un colosse débonnaire au visage barré d'une fine moustache, y fait la classe à une quinzaine de gamins, entre 6 et 10 ans. Son poste est financé par le ministère de l'Education. «Le plus difficile est d'adapter l'enseignement, explique-t-il en montrant un livre de lecture illustré de grattage, de magasins, de camions... Comment expliquer à ces enfants ce qu'est un feu rouge quand beaucoup n'ont jamais vu de voiture ?» Il arrive aussi que l'instituteur se fasse entendre sur des sujets plus graves, comme les «jacarés». Les petits ont une peur instinctive de ces caïmans noirs qui rôdent souvent le long des berges, mais il est devenu indispensable de marteler la consigne de sécurité : défense de barboter dans la rivière, et même de traîner seul près

du fleuve. Ce monstre tout en écailles et mâchoires peut dépasser cinq mètres de long, et ne ferait qu'une bouchée d'un gamin de 6 ou 8 ans. Chaque soir, peu avant le coucher du soleil, l'un d'eux fait surface autour de l'embarcadere, près du petit ponton. Naguère, on venait se savonner là et se rincer en plongeant dans l'eau fraîche. Terminé. Les sauriens n'étant plus chassés depuis vingt ans, ils se sont multipliés dans l'igapo, autour du village. «Les autres communautés règlent ce genre de problème à l'ancienne, c'est-à-dire à coup de fusil», regrette João, un ermite ventripotent qui vit plus en amont sur le fleuve avec son chat et ses trois chiens. Quoique édenté, cet amoureux de la solitude garde pourtant une dent contre les caïmans : un jour, l'un de ses chiens s'est fait dévorer sous ses yeux.

La protection accordée par les caboclos à la faune sauvage, y compris à des prédateurs aussi dangereux, symbolise bien l'évolution des mentalités. C'est même une révolution, dont peut témoi- •••



Le site de Marão, au nord de Xixuaú, est connu pour ses bancs de sable et ses plages naturelles. Une centaine de touristes s'aventurent jusqu'ici chaque année.

●●● gner le doyen de la réserve de Xixuaú. A 60 ans, Carlito Nascimento, le fils du fondateur de la communauté, la barbiche blanche et le regard aiguisé du vieux coureur de jungle, possède un stock inépuisable d'histoires de chasse. Dès l'âge de 15 ans, il fut un traqueur impitoyable de loutres et de jaguars. Il égrène ses souvenirs sans nostalgie : «Je fournissais les peaux à un patron qui sillonnait le fleuve et les revendait aux négociants en fourrures de Manaus. Cet homme ne me donnait jamais d'argent, juste le minimum de nourriture pour me permettre de survivre. J'étais toujours en compte avec lui et maintenu dans une sorte d'esclavage.» Le braconnage a continué jusque dans les années 1980, quand le marché a commencé à décliner et les contrôles à se faire plus serrés. «Un jour, j'ai décidé d'arrêter, confie Carlito. J'ai fait le pari qu'une loutre ou un jaguar pouvaient intéresser les gens, et rapporter plus d'argent vivants que morts !» En servant de guide à Emanuela, l'étudiante en biologie, puis à

des touristes et à des documentaristes, il a réalisé toute la beauté de ces mammifères aquatiques. Il prend même désormais beaucoup de plaisir à les observer, ce qu'il ne faisait jamais auparavant : «Jusque-là, je me contentais de les abattre», dit-il.

Pour décourager les intrus, des sagaies et des peintures de guerre

Les relations avec les Indiens waimiri-atroari voisins donnent, elles aussi, une bonne idée du chemin parcouru. Longtemps, les caboclos leur livrèrent une guerre acharnée, les repoussant toujours plus loin dans la forêt. Les conflits liés aux territoires de chasse et de pêche étaient incessants et se réglaient à coups de flèches et de fusil, d'embuscades et d'expéditions punitives. «Mon père en a tué beaucoup !» admet sans sourciller Carlito. Mais il n'y avait pas que les caboclos qui liquidaient des Indiens : supervisée par l'armée brésilienne, la construction, entre 1967 et 1977, de la route BR174 qui relie Manaus

à Boa Vista et traverse les terres des Waimiri-Atroari, donna lieu à des massacres pour faire place aux bulldozers. Une commission d'enquête mise en place en 2011 par le gouvernement a établi que cette population avait chuté de 89 % entre 1968 et 1983. «La tribu fut presque anéantie par son contact avec les Blancs», confirme Fiona Watson, directrice de campagne de l'ONG Survival International qui défend les droits des indigènes. Ce n'est qu'en 1989 que leur territoire fut protégé, grâce à la création d'une réserve dont l'accès est strictement interdit aux étrangers. Caboclos compris.

Pour ces deux peuples rivaux, une page s'est surtout tournée quand les Indiens comprirent que les habitants de Xixuaú avaient rejoint leur propre combat, ancestral, pour protéger la forêt et le fleuve. Notamment contre ces flottilles qui, depuis des décennies, ratissaient les eaux pour approvisionner les marchés aux poissons de Manaus, mettant en péril l'équilibre écologique de la région. Les Indiens furent sensibles à la victoire des caboclos qui, en 2006, obtinrent de haute lutte une interdiction de la pêche commerciale sur le Jauaperi. Et vinrent même leur prêter main-forte à l'occasion. «Un jour, se souvient Carlito, je suis tombé sur des types en train de pêcher. Je leur ai demandé de partir, de quitter le fleuve, ils ont refusé et m'ont menacé. Alors, je suis allé demander de l'aide aux Indiens. Ils ont réuni une quinzaine de guerriers, ont sauté dans leurs pirogues avec sagaies, arcs et flèches. Tous portaient d'impressionnantes peintures de guerre. Ils ont fichu une telle peur aux pêcheurs qu'aucun n'a jamais osé revenir.»

La communauté de Xixuaú sera peut-être bientôt à l'abri de telles mésaventures. Après plus de dix ans de procédures, le gouvernement est sur le point d'acter la création d'une «réserve extractive». Imaginé par Chico Mendes, le fameux «seringueiro» (ouvrier récoltant le latex) brésilien assassiné en 1988 et devenu l'emblème de la lutte pour la sauvegarde de la forêt, ce modèle de préservation limite l'exploitation des ressources par la population locale. Il assure aussi à la zone délimitée la protection juridique de l'Etat fédéral. Incluse dans le projet brésilien de «corridor écologique de l'Amazonie centrale», cette réserve bénéficiera en outre du soutien de la Banque mondiale. Et la surface protégée triplera, pour atteindre les 630 000 hectares.

Un éden : le terme n'est pas trop fort. Après vingt ans de protection presque intégrale, le Jauaperi



La rivière en guise de salle de bains : l'eau courante étant limitée aux quelques cases des visiteurs, les habitants se lavent sur un ponton de bois.

Ce bout de terre est prisé par les réalisateurs de documentaires animaliers

regorge déjà non seulement de poissons et de caïmans, mais aussi de dauphins roses et de loutres géantes. Sans oublier les aras, toucans et singes, eux aussi très nombreux à ses abords. Résultat : depuis quelques années, les premiers visiteurs commencent à s'aventurer jusqu'à Xixuaú. Des touristes, tout d'abord. Ils ne sont pas plus d'une petite centaine par an, informés par le bouche-à-oreille et prêts à se contenter d'un confort sommaire pour découvrir les splendeurs d'une forêt primaire intacte. L'endroit est aussi devenu une destination prisée pour des réalisateurs de documentaires animaliers. CNN, la BBC et la Rai y ont envoyé des équipes et, en 2009, Jean-Michel Cousteau a tourné sur place une grande partie de «Retour en Amazonie», dont plusieurs séquences consacrées au plus gros serpent du monde : l'anaconda, qui peut mesurer jusqu'à huit mètres et peser 235 kilos. Les scientifiques, enfin, ont fait de la région un terrain d'études de premier choix [voir encadré]. Grâce à un partenariat entre l'université d'Etat du Roraima et le musée des sciences de Trente (Italie), des chercheurs recensent en ce moment les mammifères de bonne taille : tapirs, pécaris, cerfs, agoutis, pumas et ●●●



Consécration pour ces paysans : une réserve va voir le jour

●●● jaguars. Les caboclos de Xixuaú, qui connaissent la jungle comme leur poche, ont été mis à contribution pour installer, sur les pistes de ces grands animaux, une quinzaine d'appareils de prises de vue automatiques, fonctionnant avec une cellule photoélectrique. Durant encore un an, ils serviront à inventorier la faune locale. En mai dernier, les premiers résultats sont tombés. Surprise, la population de jaguars est beaucoup plus importante que prévu. «Nous sommes pratiquement cernés !» se réjouit la biologiste Emanuela Evangelista avec humour.

«En forêt, le risque, ce ne sont pas les serpents, ni les araignées, c'est de se perdre !»

Touristes, photographes, scientifiques... l'accueil de ces visiteurs représente déjà une source importante de revenus pour la communauté, de l'ordre de 30 % de son budget annuel. Une fenêtre sur le monde aussi. Les guides caboclos reçoivent avec plaisir ces étrangers à qui ils sont fiers de faire découvrir leur environnement, tout en assurant leur sécurité. «En forêt, le risque principal, ce ne sont pas les serpents, ni les araignées ni les jaguars, c'est de se perdre !» explique Dani, l'un des piroguiers de Xixuaú et spécialiste des sorties nocturnes dans l'igapo. Pour s'en convaincre, il suffit de faire quelques dizaines de mètres sur le minuscule sentier qui s'enfonce dans la jungle, juste derrière le terrain de foot. Passée la lisière des arbres, les repères s'effacent, difficile de s'orienter...

Les caboclos savent que leur avenir passera par les échanges avec le reste du monde. Et il est des hôtes qui sont attendus avec impatience : ce sont deux enfants du village, Francinilson Nascimento Silva, 20 ans, et Alcinei Gama da Silva, 24 ans, à qui l'instituteur a appris à lire et qui suivent aujourd'hui un cursus universitaire à Manaus. Depuis la fondation de Xixuaú il y a bientôt soixante-quinze ans, c'est la première génération à accéder à un niveau d'études supérieures. Francinilson se destine à la comptabilité et Alcinei veut devenir ingénieur forestier. Et tous deux ont promis de revenir vivre ici, pour œuvrer au développement de leur communauté. Avec la création imminente de la réserve, le travail ne devrait pas manquer, surtout pour ceux qui ont grandi en harmonie avec la forêt. ■

Nicolas Ancellin

LES CONSEILS DE VOYAGE DE NOS REPORTERS

Oui, il est possible de découvrir Xixuaú et la forêt amazonienne. Un petit nombre de touristes, amateurs de nature sauvage et capables de supporter un confort rudimentaire, font le voyage chaque année, contribuant aux revenus des habitants. *Infos et contact : amazoniabr.org*

■ À PRÉVOIR

- Un hamac, pour la nuit à bord du bateau collectif au départ de Manaus et pour les bivouacs en forêt : on en trouve de bonne qualité et à petit prix à Manaus. Prévoir une couverture car les nuits peuvent être fraîches.
- Une crème de protection solaire pour les trajets sur le fleuve.
- Un ample vêtement de pluie, type poncho,

idéal pour protéger appareils photos et caméras. Sert aussi à s'asseoir en forêt et peut faire office de coussin, très appréciable en pirogue.

■ À FAIRE

- Demander au guide d'organiser une sortie nocturne dans l'igapo (la forêt

inondée). Une merveille. Les caïmans, dont les yeux rouges brillent dans l'obscurité, sont faciles à observer, à quelques centimètres à peine sous la pirogue.

■ À ÉVITER

- Malgré la propreté de l'eau, la baignade n'est pas recommandée à cause de la présence des caïmans.



En bateau collectif (photo), puis en pirogue, il faut vingt-quatre heures de Manaus pour rallier Xixuaú.